

De leur côté, les femmes procédaient à leur toilette de mariée avec toute sorte de joyeux propos ; une certaine émotion et des mines de coquettes, des fragments de miroirs, qu'elles sortaient de leurs poches, étaient consultés avec une plaisante gravité. On s'ajustait du mieux possible, on plissait les dentelles, on reformait les robes, on redressait les plumes, on soufflait sur la poussière des fleurs. De l'une à l'autre, on s'empruntait manchettes, dentelles, épingles et rubans. L'une rentrait sous le pied une partie de la jambe de son bas, pour paraître plus coquettement chaussée : les quartiers de chaussons de bal étaient relevés. L'une de ces demoiselles demanda :

— Qui veut me donner une paire de galoches, pour trois souliers de satin blanc.

En se cotisant, on finit par aparrer les galoches ; quant aux trois souliers ils trouvèrent leur placement ; il y avait là une jambe de bois !

C'était parmi ces femmes un accord vraiment remarquable de petits services mutuels et de bons procédés. On s'entraidait, on faisait des échanges : un casaquin contre une pelisse, un bas contre une paire de gants, un bonnet. En même temps que chacune à tour de rôle servait de camériste à l'une de ses compagnes, c'était entre elles toutes aussi une émulation et une rivalité étranges. Celles dont la toilette était terminée s'approchaient des intertisches de la cloison qu'elles appelaient le parloir.—Les voisins de l'autre chambrée faisaient de même, et des rapports s'établissaient derrière ce mince rempart.

Alors, selon leur caractère, hommes et femmes prenaient des airs langoureux ou éventés, mélancoliques ou folâtres. Quelques-uns des bandits, pourtant, ne se dérangeaient pas de la place où ils étaient couchés ; l'approche de leur mariage n'avait pu interrompre une partie de dés qu'ils agitaient dans un pot huileux, où ne leur faisait pas lâcher un jeu de cartes graisseuses qu'ils étendaient sur un fragment de mouchoir.

Cependant il était un homme, dans la chambrée des bandits, qui ne mêlait point son rire aux joyeux propos de la foule ; enveloppé dans la limonière, il se tenait au fond de la salle, silencieux et isolé. Cet homme était pour tous un objet d'envie et de respect.

C'est que pas un ne pouvait se flatter d'arriver à la même célébrité que celui-là. Il comptait jusqu'au bourreau au nombre de ses victimes, car il l'avait frustré d'une exécution en se livrant sous condition qu'on lui ferait la vie sauve. Aux yeux des autres prisonniers, Dominique Sauvegrain n'était pas seulement un hardi